

TH. GAUTIER

LE CAPITAINE FRACASSE

adaptation de Pierre de BEAUMONT

TABLE DES MATIERES

Préface	5
Le château de Sigognac	9
Le chariot des comédiens	14
Sigognac se pose des questions	19
L'auberge de Chirriguirri	25
Les idées d'Agostin	28
Brigands pour oiseaux	33
La mort de Matamore	39
Le capitaine Fracasse et Bellombre	43
Aux « Armes de France »	49
Une tête entre deux barres de fer	55
A l'hôtel Dauphine	61
Promenade dans Paris	64
A l'auberge avec Lampourde	67
Sigognac se fait un ami	70
Un aveugle et un enfant	75
Chiquita passe par les trous des serrures	80
Chiquita revient	86
Vallombreuse entre chez Isabelle	90
Bataille au château	93
Le poids du Tyran	97
Un terrible coup d'épée	101
Le Père	106
Au château de Sigognac	111
Le mariage	116
Notes	121

S85/14 (法6-2/112)

弗拉格斯上尉

(1100词汇的法语简易读物)

BG000090

TH. GAUTIER

LE CAPITAINE FRACASSE

adaptation de Pierre de BEAUMONT

TH. GAUTIER

LE CAPITAINE FRACASSE

adaptation de Pierre de BEAUMONT

dessins de M. Barcilon

PREFACE

Théophile Gauthier est né dans le Sud-Ouest de la France en 1811.

Il vient très jeune à Paris, où, vers 1930, il devient un des chefs de l'école romantique (1820-1850). Les habits rouges et verts qu'il porte, alors que tout le monde est habillé de noir, font beaucoup parler de lui.*

Homme bon, il aime rendre service et il se met à écrire dans les journaux pour aider ou pour défendre ses amis poètes, hommes de théâtre, peintres, danseurs. Il aide à faire connaître tous ceux qui lui semblent de bons écrivains ou de vrais artistes.*

Aussi, tout naturellement, Théophile Gauthier, tout en restant l'ami des romantiques, deviendra celui des grands écrivains — les Parnassiens — qui vont prendre la place des romantiques après 1850. Il meurt, en 1872, après avoir tenu une place importante pendant plus de quarante ans.

En plus de poèmes, Emaux et Camées, parus en 1852, il écrit de nombreux romans : Mademoiselle de Maupin en 1835, Le Capitaine Fracasse en 1838, Le Roman de la Momie en 1858, etc.*

* Les astérisques * indiquent les mots expliqués à la fin du livre.

L'histoire du Capitaine Fracasse que vous allez lire se passe en 1635. Le roi Louis XIII (1601-1643) est le maître du pays, il a défendu les duels ; mais les nobles* continuent à se battre très souvent entre eux.*

A cette époque, l'épée est l'arme de tout le monde, et bien se servir d'une épée est la première chose qu'il faut apprendre, si on ne veut pas être tué.*

Les gens qui ne savent pas se servir d'une épée emploient des bâtons. Fusils et pistolets* sont encore des armes peu sûres et peu employées.*



Dans Le Capitaine Fracasse, Théophile Gauthier nous montre des comédiens qui partent du Sud-Ouest de la France vers Paris en jouant en chemin la comédie*. On vient les voir, on les applaudit*, on cherche à plaire aux comédiennes. Mais on pense que ces gens ne sont pas des hommes ou des femmes comme les autres, qu'ils sont à part. On ne les aide pas quand un malheur leur arrive, et, quand ils meurent, on ne les enterre pas dans le cimetière du village où de la ville qu'ils traversent.*



LE CHATEAU DE SIGOGNAC

Vers 1620, une grande maison s'élève sur une petite montagne pierreuse entre Dax et Mont-de-Marsan.

Deux tours rondes aux toits pointus donnent l'air d'un château* à cette maison.

La route qui y conduit est étroite, couverte d'herbes. Aucune voiture ne passe là depuis longtemps.

Les toits plient. La porte n'a pas été repeinte depuis bien des années. Des vitres manquent aux fenêtres. Quelques-unes sont remplacées par des planches. Des oiseaux entrent comme s'ils étaient chez eux.

Une maigre fumée sort quand même d'un toit. La maison est donc habitée.

Le jardin est devenu bois. Quelques légumes poussent

dans un coin. Une statue, belle encore, a le nez cassé.

L'écurie* est grande. Vingt chevaux y tiendraient facilement, mais un seul vieux cheval vous regarde d'un œil fatigué.

Un chien dort devant la porte. Sa peau est trop large pour son corps. Il a tellement l'habitude d'être seul qu'il ne fait plus attention à rien.

La porte de la maison ouvre sur une grande salle. De vieux et beaux portraits* — ceux des anciens maîtres du château — sont accrochés aux murs. Mais une grande table est toute mangée par les vers et les chaises ont presque toutes trois pieds.

Dans la cuisine, de l'eau chauffe sur un feu de bois. Un vieux chat maigre, au poil rare, regarde la marmite de ses yeux verts ; on dirait le cuisinier. N'est-ce pas lui qui a posé, sur la table, l'assiette verte et rouge, le verre et la bouteille d'eau qu'on voit ?

La marmite bout. Le chat ne remue pas. On dirait un vieux soldat oublié par son chef.

Enfin, un bruit de pas lourds se fait entendre. C'est celui d'une personne âgée. Un vieil homme entre. Le chat se lève et vient se frotter contre ses jambes.

— Bien, bien, Béalzébuth, dit l'homme qui s'appelle Pierre.

Il se penche et passe deux ou trois fois la main sur le dos au poil rare de la bête.

— Je sais que tu m'aimes, reprend-il, et nous sommes bien seuls, ici, mon pauvre maître et moi.

Il jette un morceau de bois dans le feu, puis s'assoit. Béalzébuth regarde la marmite.

La lumière baisse et traverse à peine les vitres de la seule fenêtre qui n'est pas fermée par des planches.

— Le jeune maître est bien en retard aujourd'hui, dit Pierre à haute voix. Pourquoi se promener si tard ? Il est vrai que ce château est si triste, qu'on est mieux dehors que dedans.

Tout à coup, le chien aboie*, le cheval frappe du pied dans l'écurie, le chat noir arrête sa toilette et fait quelques pas. La porte s'ouvre. Pierre se lève, ôte son chapeau. Miraut, le chien entre. Derrière lui, paraît le baron* de Sigognac.

C'est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à qui on en donnerait plus de trente, tellement il a l'air triste. Ses joues sont creuses, ses yeux profonds. Ses cheveux pendent le long de son visage. L'homme ne cherche plus à plaire. Il marche lentement, sans un mouvement du visage, du corps ou des bras. Rien ne semble avoir d'intérêt pour lui. Il répond à peine au vieux Pierre qui le salue, puis il s'assoit devant l'assiette de soupe posée sur la table, coupe du pain et le met dans la soupe.

Le jeune homme mange. De temps en temps, il prend un morceau de pain et le donne à Miraut ou à Béeizébuth.

Après ce maigre repas, le baron regarde tristement devant lui. Miraut pose la tête sur les genoux du jeune homme. Béeizébuth, le dos rond, tourne entre ses jambes. Pierre, debout, attend un ordre.

La nuit est tombée. Un reste de feu éclaire la cuisine pleine d'ombre.

D'une famille autrefois importante, il ne reste plus que ces deux hommes : le jeune maître et le vieux serviteur. De trente chiens pleins de vie, il n'y a plus que

Miraut, presque aveugle. Un chat sert d'âme* à la maison qui meurt.

Le baron fait signe à Pierre d'aller se coucher. Pierre se baisse, allume un morceau de bois au feu et monte l'escalier devant son maître pour l'éclairer. Miraut et Béalzébuth suivent. Les portraits des murs s'éclairent un à un, puis disparaissent* dans la nuit.



Arrivé dans la chambre à coucher, le vieux serviteur allume une petite lampe à huile, puis descend suivi de Miraut. Béalzébuth se roule sur une chaise. Le baron s'assoit sur l'autre. Il pense à ses parents, à ceux qui ont perdu au jeu, à ceux qui ont perdu à la guerre ou à

l'amour, aux fermes et aux forêts vendues les unes après les autres. Son père ne lui a laissé que ce château aux toits usés. Sa mère est morte, il y a déjà bien longtemps. Il n'ose pas aller aux fêtes données par les voisins. Que dirait-on d'un baron de Sigognac mal habillé ? Beaucoup de gens dans la région ne le connaissent même pas et croient que la famille est éteinte.

Depuis un moment, Béelzébut a quitté la chaise pour aller à la fenêtre. Tout à coup, Miraut aboie... Le baron remet la veste qu'il était en train d'enlever. Il se demande :

— Qu'a donc Miraut ? Ce chien dort, d'habitude, du soir au matin.

Il prend son épée*. Trois coups sont frappés à ce moment à la porte. Qui peut à cette heure vouloir entrer dans ce château, loin de tout, où personne n'est venu depuis si longtemps, où il n'y a rien à manger ?

LE CHARIOT DES COMEDIENS

Sigognac descend l'escalier. Il a pris sa lampe et la protège du vent avec la main.

Il ouvre la porte, lève la lampe et se trouve en face d'un homme aux cheveux gris, à la figure couleur de beurre, au gros nez rouge brique couvert de boutons, aux petits yeux, aux joues pendantes.

— Seigneur*, dit celui-ci après avoir salué, excusez-moi de me présenter ainsi devant vous. Mais obligé...

— Que voulez-vous ? demande Sigognac sans le laisser finir.

— Je voudrais pouvoir passer la nuit chez vous, ainsi que mes camarades, des princes* et des princesses, des docteurs et des hommes de guerre qui jouent de ville en ville. Notre chariot* est tombé dans un fossé à quelques pas de votre château.

— Si je comprends bien ce que vous dites, vous êtes des comédiens* et vous avez perdu votre chemin.

— On ne peut mieux me comprendre, dit l'homme. Est-ce que je peux espérer votre aide ?

— Je n'ai rien à vous offrir et il pleut dans les chambres de cette maison. Mais vous serez mieux dedans que dehors. Venez donc.

Pierre arrive à ce moment. Il allume une lanterne* et les trois hommes partent dans la nuit. Le chariot n'est pas loin. Avec l'aide des comédiens, il est vite

sorti du fossé pendant que les femmes, à l'intérieur, poussent de petits cris.

On arrive au château. Quatre comédiennes sautent à terre. Sigognac les conduit dans la salle à manger. Pierre apporte du bois, le jette dans la cheminée*, allume. Une flamme* monte. Les vêtements humides des femmes commencent à sécher. Elles regardent autour d'elles avec étonnement*.

— Je ne peux vous offrir que des assiettes vides, dit le jeune baron. Je n'ai même pas de quoi vous faire préparer de la soupe. Je vis seul ici et je ne reçois jamais personne. Vous pouvez voir que je ne suis pas riche.

— C'est très bien ainsi, répond le premier arrivé. Nous emportons toujours avec nous des poulets, des cochons et quelques bouteilles de vin.

— Alors, Blazius, dit un autre, va chercher les provisions. Si ce seigneur le permet et s'il veut bien dîner avec nous, nous nous assoirons tous ensemble. Mesdames, apportez s'il vous plaît, assiettes, couteaux, fourchettes et verres.

Le baron fait un signe de la tête pour dire qu'il est d'accord et les quatre femmes se mettent au travail.

Blazius revient. Il porte un panier dans chaque main. Il place les plats de viande au milieu de la table et il les entoure de six bouteilles.

Béelzébut, qui est monté sur un meuble, respire plus fort et ses yeux brillent d'envie. Il voudrait bien se servir le premier, mais tous ces nouveaux visages lui font peur.

Blazius trouve qu'il ne fait pas assez clair. Il sort et revient, une grosse lampe dans chaque main. Il les pose